

portante; mais plus récemment le développement de la gymnastique suédoise, les efforts tentés en vue de l'éducation et de la rééducation des mouvements, l'acceptation par la majorité des praticiens de la cure d'air et de repos dans la tuberculose pulmonaire, enfin surtout les progrès incessants de l'électrothérapie accentuent chaque jour davantage l'orientation nouvelle de la thérapeutique. Les découvertes marchent même si vite sur ce dernier terrain que depuis l'impression de nos dernières pages il en est déjà survenu de nouvelles que nous avons le regret de ne pouvoir enregistrer.

Si importants qu'ils soient, ces agents ne peuvent d'ailleurs s'appliquer qu'à un nombre restreint de maladies; ils ne peuvent encore faire oublier les vieux remèdes dont les effets depuis longtemps reconnus restent toujours utiles, et qui sont dans les affections les plus communes nos ressources les meilleures et les plus facilement utilisables. Aussi avons nous jugé sage de garder pour notre seconde édition le même cadre que pour la première; elle comprendra encore six parties :

- 1° Généralités.
- 2° Thérapeutique des maladies de la nutrition.
- 3° Thérapeutique des maladies infectieuses.
- 4° Révulsion.
- 5° Médicaments à action élective sur les différents organes.
- 6° Agents physiques et mécaniques.

Bordeaux, 18 juin 1903.

PRÉCIS DE THÉRAPEUTIQUE

PREMIÈRE PARTIE

GÉNÉRALITÉS

CHAPITRE PREMIER

LA THÉRAPEUTIQUE ET LES DOCTRINES MÉDICALES

En remontant à l'origine de la médecine, on reconnaît que les premières tentatives faites pour guérir ou soulager les malades furent l'œuvre de l'instinct ou du hasard. Dès qu'on eut constaté les effets heureux de certaines substances, on chercha à les reproduire dans les cas analogues, et, pour multiplier les bienfaits de ces guérisons, la loi égyptienne prescrivit aux malades de relater les péripéties de leurs affections et de leur traitement sur des registres déposés dans des temples où le public pouvait les consulter. Ainsi se fonda une thérapeutique purement *empirique*, sans aucune prétention doctrinale, et dont tout le secret était d'appliquer à un fait particulier les remèdes qu'on avait vus réussir ailleurs dans des faits semblables. Cette manière simple de comprendre la médecine forme la base des études d'HIPPOCRATE et de son école : c'est l'observation pure, appliquée à la connaissance des maladies et à l'action des remèdes, et cette observation clinique a suffi pour produire des résultats dont la valeur et la précision nous étonnent encore après bien des siècles écoulés.

Si la médecine s'était bornée à cette méthode de travail, elle n'eût pas fait de progrès bien rapides, elle serait restée une

science tout à fait terre à terre, mais elle eût évité les enthousiasmes trompeurs, les espérances déçues, les ambitions exagérées et surtout les erreurs qui, d'époque en époque, remplissent malheureusement son histoire. Les hommes à esprit élevé, que tourmente d'une façon incessante le désir si noble de connaître la raison première des choses, ne pouvaient se contenter longtemps de prescrire des remèdes sans chercher à se rendre compte du mécanisme de leur action. Comment agissent les médicaments? Qu'est-ce que la maladie? Qu'est-ce que la santé? Qu'est-ce que la vie? Toutes ces questions n'ont pas tardé à se poser à l'intelligence des médecins, et comme elles touchent à l'essence même de notre organisation et de notre existence, la médecine s'est trouvée d'emblée liée à la philosophie et a subi à travers les âges les mêmes fluctuations que cette science, mère de toutes les sciences.

Dans un simple Précis de thérapeutique il ne convient pas de rechercher à fond quelle influence les doctrines philosophiques ont exercée sur la médecine; mais on ne saurait passer sous silence, dût-on en parler d'une façon très sommaire, l'action que les doctrines médicales sur la vie, la santé et la maladie ont eue sur la thérapeutique. Dans le très court exposé qui va suivre, nous ne nous astreindrons pas à l'ordre chronologique, qui amènerait à des répétitions inévitables, l'esprit humain revenant après bien des années aux idées qu'il a d'abord acceptées, puis abandonnées; nous indiquerons simplement dans un ordre logique les principales doctrines, celles qui ont eu le plus de retentissement, celles qui à l'époque de leur vogue ont entraîné des modifications importantes dans la manière de traiter les malades ou d'appliquer les remèdes¹.

1° Vitalisme et animisme. — La vie est-elle une force indépendante et primitive? Est-elle au contraire une résultante, dépendante des propriétés de nos tissus et du fonctionnement de

¹ Voir à ce sujet l'admirable introduction de Trousseau et Pidoux, *Traité de thérapeutique et de matière médicale*, 6^e édition, et l'intéressant article de L. Royer, *Histoire de la médecine*. Dict. encyclop. des Sciences médicales.

nos organes qui agissent en vertu des lois chimiques et physiques? Dès les premiers âges de la médecine, les observateurs se sont partagés en deux camps, et on a eu beau accumuler depuis cette époque les observations et les arguments de tout ordre, le procès reste encore pendant; sa solution appartient plutôt au domaine de la conscience qu'à celui de la science: car elle se confond avec l'éternelle dispute des spiritualistes et des matérialistes. Sous le nom de *vitalisme* et d'*animisme* les partisans du principe vital ou de la force vitale ont à plusieurs reprises éloquemment défendu leurs théories, et leur doctrine a atteint son apogée dans l'œuvre de Barthez, qui reste l'impérissable titre de gloire de l'école de Montpellier au XVIII^e siècle. Thérapeute émérite, Barthez a laissé, sur l'art de guérir, les préceptes les plus remarquables. Mais bien qu'il s'étudie toujours à remonter les forces et à soutenir l'état général, on n'aperçoit pas toujours très clairement le lien qui rattache sa pratique à ses doctrines: car, outre son génie philosophique, il avait des qualités de clinicien de premier ordre, et sans y prendre garde peut-être, puisait-il à plus d'une source les indications de ses traitements.

2° Naturisme. — Sans rien préjuger sur la nature de l'homme et de la maladie, les *naturistes* ont reconnu que, dans bien des cas, les maladies tendaient spontanément à la guérison; ils ont pensé que la nature (en laissant à ce mot un sens absolument vague) était par elle-même médicatrice et qu'il n'y avait qu'à s'abandonner à ses seules forces. Cette doctrine qui, poussée à l'excès, amène à l'expectation absolue et à l'abolition de la thérapeutique, convenait cependant à un certain nombre d'affections aiguës. C'est au clinicien qu'il appartient de distinguer par un diagnostic impeccable et un pronostic précis, d'une part, les affections qui guérissent toutes seules et dont il évitera de troubler la marche par un traitement perturbateur et, d'autre part, les affections qui, laissées sans traitement, aboutiraient à une terminaison fâcheuse et doivent être rectifiées dans leur évolution par une thérapeutique active.

3° **Doctrines de l'ontogénie et de la spécificité.** — Les *ontogénistes, spécifistes, essentialistes* ont considéré les maladies comme des êtres à part, indépendants, et venant se greffer accidentellement sur l'organisme. « Les maladies étant assimilées à des espèces naturelles, on en vient nécessairement à créer des entités morbides qui n'ont avec l'organisme d'autres rapports que ceux de l'acteur avec le théâtre où il joue. Le corps n'est plus guère que le lieu des maladies. » Cette conception pathologique, que les microbiologistes ont tenté de ressusciter de nos jours, arrive directement à des conséquences très importantes et souvent très malheureuses. Les médecins qui l'adoptent n'ont plus en effet qu'à chercher un remède pour chaque maladie, devenue un individu tout à fait distinct; leur matière médicale ne tarde pas à se composer d'une série de remèdes tous prétendus spécifiques et dont le nom se composera du préfixe *anti* ou de la terminaison *fuge*, combinés avec le nom du mal à combattre (fébrifuges, antisyphilitiques, anticancéreux... etc.). « Empoisonner la maladie comme un être malfaisant, distinct de l'organisme, ne compter que sur le médicament, jamais sur la force médicatrice et se mettre systématiquement à sa place, vouloir tout faire dans l'économie, même la santé, c'est bien l'esprit de cette sorte de guérisseurs. » Trousseau, à qui nous empruntons ces citations, critiquait l'empirisme absolu, le spécifisme et la polypharmacie comme les conséquences inévitables de pareilles théories. Les excès de la sérothérapie, qu'il ne connaissait point, montrent aujourd'hui, sous une nouvelle forme, la justesse et la profondeur des vues du grand clinicien français.

4° **Homœopathie.** — Un spécifiste d'une autre espèce ce fut Hahnemann, le fondateur de l'*homœopathie*. Pour lui, sans doute, les maladies ne sont pas des êtres à part, elles ne sont au contraire que des ensembles de symptômes, et l'on n'a pas à se préoccuper de leur pathogénie. Tout remède, pris à l'état de santé, est capable de produire certains symptômes morbides; pris à l'état de maladie, il fera cesser les mêmes symptômes, à la condition qu'il existent par le fait même de la maladie. « La science du médecin se réduit donc à deux connaissances purement

expérimentales : celle de la totalité des symptômes de chaque maladie naturelle et celle de la totalité des symptômes de chaque maladie artificielle et de l'agent médicamenteux qui produit celle-ci. » Cette doctrine, dont les prémisses ont été maintes fois reconnues erronées à la suite d'épreuves retentissantes, a été combinée par son fondateur avec la théorie toute mystique des doses infinitésimales; elle semble aujourd'hui délaissée dans la pratique par la plupart de ceux qui s'abritent sous son nom.

Il est regrettable que des exagérations inouïes aient fait perdre de vue des notions d'une véracité incontestée que le premier Hahnemann avait formulées. Dire avec lui que « tout médicament produit sur l'homme sain deux effets opposés suivant qu'on le prescrit à petites ou à fortes doses », c'est peut-être trop généraliser, mais c'est en somme reconnaître avec Cl. Bernard que toute substance qui excite d'abord un nerf peut finir par le paralyser. Dans un récent opuscule sur la constitution de la thérapeutique (1902), M. Jousset qui est le représentant le plus autorisé de l'école homœopathique a cherché, non sans succès, à établir les bases d'une entente entre les doctrines qu'on avait cru longtemps inconciliables.

5° **Dosimétrie.** — On a voulu voir dans la *dosimétrie* de Burgræve une renaissance ou une transformation de l'*homœopathie*, ce n'est tout à fait exact. Sans doute Burgræve a trouvé la première idée de sa méthode dans la posologie de Hahnemann, mais il a édifié tout son système sur une base philosophique et pathologique que celui-ci aurait au moins partiellement reniée. Il est vitaliste et s'attache incessamment à réconforter l'*incitation vitale*; il s'occupe presque exclusivement des affections fébriles, et ne leur reconnaissant, au moins à leur origine, aucune spécificité, croit les guérir s'il réussit à *juguler la fièvre*, ce qui est la préoccupation constante et presque unique des dosimètres. Pour n'être pas absolument nouveaux, ces trois principes : non-spécificité de la maladie, jugulation de la fièvre, incitation vitale, n'en sont pas d'ailleurs mieux démontrés. Le trait le plus caractéristique, et peut-être le plus vrai de la dosimétrie,

c'est qu'elle ne reconnaît pas de doses physiologiques. Les remèdes sont administrés à doses fractionnées et successives jusqu'à production des effets thérapeutiques voulus. Bien que BURGGRAEVE ait eu, même sur ce point, des prédécesseurs on ne saurait lui contester le mérite d'avoir bien mis en lumière cette manière, généralement très utile et très simple, de prescrire les médicaments.

La dosimétrie n'est pas, à proprement parler une doctrine médicale ou thérapeutique; les principes la préoccupent moins que leur application, et cette application consiste à donner des médicaments bien préparés, autant que possible des alcaloïdes, toujours sous forme de granules. Cette préoccupation de faire constamment appel aux mêmes spécialités pharmaceutiques nuit quelquefois à l'éclat des publications dosimétriques.

6° Solidisme et humorisme. — L'interminable querelle des *solidistes* et des *humoristes* pose la question sur un terrain différent. Les premiers peuvent faire remonter leurs doctrines à THEMISON (de Laodicée), élève d'Asclépiade, qui, dès l'antiquité grecque, expliquait toutes les maladies par les variations de la tonicité en plus ou en moins (*strictum, laxum*). Plus près de nous, HALLER et CULLEN, en étudiant l'irritabilité, ouvrent la voie à BROWN, le vrai fondateur du solidisme. Tout devient spasme ou atonie, et « le médecin ne doit avoir égard qu'à l'aberration qu'éprouve l'incitation afin de la ramener à son état normal ». Frappé surtout par le sentiment de faiblesse qui caractérise presque toutes les maladies, BROWN les attribue à un relâchement de la fibre (diathèse asthénique) et limite sa matière médicale aux seuls agents capables de modifier l'incitation et surtout de la relever. La médecine devenait entre ses mains d'une simplicité extrême.

Adoptant le même principe, mais considérant surtout les réactions violentes, locales ou générales, des affections fébriles, l'école italienne, dont RASORI fut le plus célèbre représentant, croyait que la maladie était, au contraire de l'opinion de BROWN, plus souvent attribuable à un excès qu'à un défaut d'incitation. Au lieu de chercher des stimulants, elle s'étudia à appliquer la

médication *contro-stimulante*. La dépression des forces dans le traitement de la pneumonie par le tartre stibié à haute dose est restée le type des procédés de cette école. Absolues dans leurs principes, ces deux variétés de l'école solidiste ont abouti souvent à de graves insuccès thérapeutiques.

Bien qu'il ait longuement étudié le rôle des quatre humeurs qu'il reconnaissait dans l'économie (sang, bile, pituite et atrabile), GALIEN ne fut pas un humoriste exclusif; mais autour de lui se forma une école qui ne connaissait d'autre physiologie que l'action sur nos organes des humeurs qui les imbibent et d'autre pathologie que les altérations de composition de ces humeurs. Tel fut l'*humorisme*, qui devait aboutir fatalement à la *chimie*, dont SYLVIVS DE LE BOE (XVII^e siècle) fut le promoteur. Les acrésés alcalines ou acides des humeurs sont la cause essentielle des maladies, et tout l'art du médecin consiste à neutraliser ces acrésés ou à forcer l'économie à éliminer les humeurs peccantes. Cette doctrine est le triomphe des médicaments chimiques, des désobstruants, des fondants, des exutoires; elle multiplie les remèdes, elle aboutit à la polypharmacie.

7° Médecine physiologique. — Au commencement de ce siècle, à un moment où l'esprit médical saturé des discussions dogmatiques du siècle précédent entra les nosologistes de toute variété, se laissait aller à la dérive, un réformateur vint, qui, avec un tempérament de polémiste ardent, une conviction profonde et une entraînant élocution, balaya de sa puissante dialectique toutes les doctrines médicales écloses avant lui: j'ai nommé BROUSSAIS. Pour lui, la maladie proprement dite n'existe pas; elle n'est point un être à part, elle n'est qu'un accident, dont la cause est une action intempestive des modifications intimes de notre économie. La physiologie explique tout: à l'état normal, elle nous apprend le fonctionnement de nos organes; à l'état pathologique, elle nous enseigne comment fonctionnent ces mêmes organes accidentellement faussés et dérangés. La vraie médecine doit donc être *physiologique*, et c'est effectivement le nom qu'il donne à sa doctrine. Partant de là, les médications doivent être d'une simplicité excessive; la thérapeutique devient

une simple branche de l'hygiène, et la matière médicale doit être privée d'une foule d'agents plus nuisibles qu'utiles. BROUSSAIS est en effet aussi avare que possible de remèdes. Malheureusement parmi les médications qu'il conserve, il fait une place d'honneur à la saignée, et sous son influence, on a tellement abusé des émissions sanguines qu'on y a plus tard renoncé d'une façon systématique et trop absolue.

8° Pasteur. Les microbes. La médecine contemporaine.

— De BROUSSAIS à PASTEUR, le travail de la médecine s'est porté sur autre chose que sur des doctrines. L'admirable découverte de LAENNEC a orienté les recherches vers les études cliniques et anatomo-pathologiques, et pendant la période moyenne du XIX^e siècle, on a porté à un degré de précision, inconnu jusqu'alors, le diagnostic précis des lésions dont on a minutieusement étudié les moindres signes révélateurs. Mais les questions d'étiologie, de pathogénie et de thérapeutique, sont restées pendant toute cette période dans un oubli relatif. Avec PASTEUR, tout va changer. Appliquant à la pathologie le résultat de ses merveilleuses découvertes sur les fermentations, notre immortel savant montre que certaines maladies infectieuses sont dues à la pénétration dans notre organisme de germes animés (microbes, bactéries, bacilles, etc.) Aussitôt une légion de travailleurs, s'élançant sur les traces du maître, a marché de découverte en découverte, d'innovation en innovation, et on a pu croire un moment que la médecine allait devenir une science définitivement assise, exacte, parfaite, aussi précise que la physique, aussi variée que la botanique. Hélas! ce temps « où il faisait bon vivre quand on s'intéresse aux choses de la médecine » n'a pas duré bien longtemps. En jetant un regard d'ensemble sur l'évolution des idées depuis ces vingt dernières années, on voit sans peine que nous ayons repassé avec la rapidité qui caractérise notre époque, par les mêmes phases, par les mêmes doctrines que nos pères avaient mis plusieurs siècles à parcourir. Ne sont-ils pas, en effet, des ontogénistes, des essentialistes, ces médecins qui, dans chaque maladie, ne voient que le microbe et ne considèrent l'organisme que comme le bouillon de culture des bactéries?

Ne sont-ils pas humoristes et chimiâtres, ceux qui expliquent l'action des germes pathogènes par les toxines que ceux-ci sécrètent et cherchent avec une opiniâtreté infatigable l'antidote de chaque toxine? Ne sont-ils pas des naturistes, les histologistes et les histo-chimistes qui, avec une admirable patience, décèlent une à une les défenses de l'organisme et nous montrent nos globules blancs marchant à l'assaut des bactéries et nos liquides organiques se chargeant des antitoxines propres à neutraliser les poisons qui nous tuent? Et à côté de toutes ces recherches qui ont plus spécialement absorbé, ces temps derniers, l'attention médicale, n'est-il pas facile de rattacher au solidisme les travaux des neuropathologistes sur l'action trophique du système nerveux, et à la médecine physiologique les études qui nous montrent qu'en tout état de cause, infection microbienne, intoxication, action exagérée des agents physiques et même traumatisme, notre corps réagit toujours de la même façon par un trouble de ses fonctions : congestion, anémie, fièvre, douleur, hypersécrétion.

Est-ce à dire que l'immense labeur de ces vingt dernières années soit stérile et qu'il n'ait fait que promener l'esprit médical dans le cercle vicieux qu'avaient déjà parcouru nos pères? Telle n'est pas notre pensée. Nous croyons au contraire qu'il a précisé d'une façon irréfutable bien des points que nos prédécesseurs avaient plutôt devinés que démontrés : sans le vouloir, sans le savoir peut-être, il a dégagé dans chaque doctrine les faits exacts qu'elle contenait, a reconnu la part de vérité qu'il fallait attribuer à chacune d'elles, et bien établi désormais qu'il ne fallait pas chercher dans un seul principe la pathogénie des maladies, que leur origine et leur mécanisme étaient multiples, que c'était une chimère de généraliser à toutes ce qui était réel pour une seule. Mais ce qu'il faut bien retenir, et ce que mettait si excellemment en lumière M. BOUCHARD, c'est que tous ces travaux n'ont pas renversé le vieil édifice médical, ils l'ont assaini et embelli. « Quelque importante que soit une découverte médicale, elle ne déborde pas la médecine, elle peut y trouver sa place ¹. »

¹ Ch. BOUCHARD, *Les médicaments d'origine animale*, Congrès français de médecine, Bordeaux, 1895.

9° Définition de la maladie; les diathèses. — Pénétrés de ces notions nouvelles, qui nous font assister à l'entrée dans notre organisme des germes morbides et à leur évolution, à la lutte qui s'établit entre eux et nous; éclairés sur d'autres points par les recherches récentes de la chimie biologique, qui soulève peu à peu le voile jusqu'à présent impénétrable des actions chimiques accomplies dans l'intimité de nos tissus, nous nous faisons des maladies aiguës et chroniques une idée plus exacte que nos prédécesseurs. Les premières, suivant la définition du professeur BOUCHARD nous apparaissent comme l'ensemble des phénomènes que présente l'organisme subissant l'influence de la cause morbifique et réagissant contre elle, heureuse définition qui montre la double origine des symptômes, les uns résultant directement, par action mécanique ou chimique, de la présence des germes pathogènes, les autres provenant des efforts de la nature médicatrice pour se débarrasser de ces germes et annihiler leur poison. Notre conception des maladies chroniques est peut-être moins claire: on peut les entrevoir cependant comme la manifestation de désordres variés, survenant dans notre économie sous l'influence d'une modification permanente et presque définitive de la composition de nos liquides et de nos tissus organiques. En vertu de l'hérédité, en vertu d'une mauvaise aération ou d'une mauvaise alimentation, en vertu d'un abus prolongé des fonctions cérébrales, digestives, musculaires ou génitales, en vertu aussi d'intoxications prolongées de nature microbienne, il se produit chez tels ou tels sujets une altération habituelle des échanges nutritifs. Le taux de la nutrition y change peu à peu de valeur; il finit par être définitivement différent du taux normal. Alors est créée la diathèse, qui, suivant la définition que nous empruntons encore à M. BOUCHARD, est un tempérament morbide qui provoque, prépare et entretient des affections d'ordre différent.

10° Les méthodes thérapeutiques. — Ces notions sommaires de pathologie générale nous permettent d'aborder avec plus de méthode les questions de thérapeutique générale. Toutes les fois que la chose sera possible, le médecin cherchera à faire

de la *thérapeutique pathogénique*, c'est-à-dire à mettre en œuvre tous les moyens dont il dispose pour attaquer la cause du mal: antiseptisme interne ou externe pour détruire les germes pathogènes, hygiène alimentaire appropriée, restitution à l'organisme des éléments qui lui manquent pour ramener à l'état normal le taux des échanges nutritifs; et si la cause prochaine lui échappe, il dirigera son action contre ces désordres qui vont devenir causes et qui constituent l'enchaînement pathogénique des accidents successifs. Mettant à profit ses connaissances sur l'évolution normale des maladies, il fera quelquefois de la *thérapeutique naturaliste*, c'est-à-dire qu'il confiera à la nature médicatrice le soin de guérir une maladie, dont la marche est habituellement bonne. Dans le cas où l'issue de la lutte est incertaine il cherchera à imiter la nature en provoquant une de ces crises par lesquelles elle termine quelquefois les affections les plus graves (crises sudorales, urinaires, intestinales, hémorragiques, etc...); il fera alors de la *thérapeutique physiologique*.

Lorsqu'il a tenté de répondre à ces premières indications, le médecin n'a plus alors comme ressources nouvelles que la *thérapeutique symptomatique*: à l'aide d'agents médicamenteux dont il connaît les effets, il combattra la douleur, la fièvre, le délire, la constipation. Cette médication est parfois la seule possible, mais elle doit être souvent dirigée avec une grande prudence. Parmi les symptômes, les uns, nous le savons, sont les conséquences immédiates des actions pathogènes et peuvent être combattus avec toute espèce d'avantages, mais les autres traduisent l'effort curateur de la nature, et il y a peut-être danger d'en empêcher la manifestation. C'est ainsi qu'il est quelquefois fâcheux d'arrêter brusquement un flux intestinal, une sueur abondante, une hémorrhagie périodique. La suppression de ces phénomènes peut entraîner de graves complications. En général il est d'une mauvaise pratique de vouloir anéantir un à un tous les symptômes d'une maladie: on s'expose à verser dans la polypharmacie, et pour avoir voulu trop vite soulager le malade, à troubler et prolonger l'évolution régulière de son mal.

Enfin, dans bien des cas, on s'adresse à la *thérapeutique empirique*.

rique. Ici on emploie le remède, non pas parce qu'il peut anéantir la cause ou provoquer des crises curatrices ou atténuer les symptômes, on l'emploie parce qu'il guérit sans qu'on sache pourquoi. C'est ainsi que l'on administre le mercure dans la syphilis. Ce n'est pas la thérapeutique la plus noble; c'est malheureusement la plus employée dans bien des cas; c'est quelquefois la seule possible, quelquefois la plus utile.

Telles sont les différentes idées qui dirigent le médecin dans ses prescriptions. Il nous faut maintenant aborder l'étude des agents dont il dispose pour atteindre ces divers buts, l'étude de leurs effets sur l'homme sain et sur l'homme malade.

CHAPITRE II

RAPPORTS GÉNÉRAUX DES MÉDICAMENTS ET DE L'ORGANISME

§ 1. — DÉFINITION DE LA THÉRAPEUTIQUE

La *thérapeutique* comprend l'étude de tous les moyens dont le médecin dispose pour arriver à guérir les maladies ou tout au moins à soulager les malades.

Il faut reconnaître sans tarder que cette définition excessivement compréhensive, dépasse de beaucoup ce que dans la pratique on désigne sous ce nom. La plupart des moyens hygiéniques, dont l'importance est si grande dans le traitement des maladies; la chirurgie tout entière, dont la hardiesse croissante permet aujourd'hui de mettre à découvert et d'extirper des lésions considérées naguère comme inaccessibles, tout cela est en dehors de la thérapeutique, au sens vulgaire du mot; et tout cela restera en conséquence en dehors de notre sujet. Ainsi restreinte, la thérapeutique, bien vaste encore, comprend l'étude des agents mécaniques, physiques et chimiques, employés dans le traitement des maladies. Les derniers sont les plus importants, ou du moins ceux dont l'usage est le plus commun dans notre pays: ils constituent les médicaments.

1° L'aliment, le médicament, le poison. — La définition de ces termes a été l'objet de longues polémiques. Comment distinguer le médicament du poison avec lequel il offre parfois de malheureuses analogies? Comment d'autre part différencier certains aliments des médicaments avec lesquels ils offrent une véritable ressemblance?

RABUTEAU, CLAUDE BERNARD, TROSSEAU, et bien d'autres que l'on pourrait citer en remontant dans les annales de la Médecine, se sont évertués à chercher d'impeccables définitions. Mais il semble qu'on ne puisse sur ce point rien dire de plus simple et de plus juste que les quelques lignes suivantes empruntées à l'ouvrage de M. GUINARD¹.

« L'*aliment* proprement dit est la substance qui après élaboration et assimilation peut faire partie intégrante du protoplasma.

« Le *médicament vrai*, celui que la thérapeutique utilise comme modificateur et agent de guérison, est toute substance qui, par ses affinités chimiques, tend à produire dans le protoplasma des changements d'importance variable, mais toujours passagers et non destructifs.

« Le *poison* proprement dit est l'agent, qui, par action chimique ou imprégnation excessive du protoplasma, modifie profondément les éléments cellulaires et fait entrer leurs constituantes dans des combinaisons nouvelles irréductibles.

« Mais si ces distinctions sont vraies, elles ne signifient pas qu'un aliment ne peut pas servir de médicament, qu'un médicament ne peut pas devenir un poison, et qu'enfin un poison ne pourra jamais être employé comme médicament.

« Tout dépend des conditions et des doses. »

2° Origine des médicaments, topiques, absorption des médicaments. — Les médicaments sont fournis par les trois règnes: animal, végétal et minéral et se présentent sous les aspects les plus variés. Les uns sont utilisés à leur état naturel; les autres subissent au préalable diverses transformations et n'arrivent au malade qu'après avoir été longuement

¹ *Thérapeutique et pharmacodynamie*, p. 134.